

HOMMAGE

La Joie par les livres, dès ses débuts, a toujours pu compter sur Marc Soriano, son amitié solide, enracinée dans une véritable ouverture d'esprit, à l'abri d'a priori sectaires et mortifères comme en témoigne personnellement Maurice Cocagnac. Encore récemment, avec la fougue, la lucidité et la générosité qu'on lui connaissait, il luttait à nos côtés pour faire reconnaître la dimension culturelle de la lecture des enfants. Il n'est pas besoin de rappeler auprès de nos lecteurs la confiance qu'il leur a témoignée toutes ces dernières années en leur proposant la primeur de ses réflexions. À la suite de Paul Hazard, Marc Soriano a fait découvrir à un large public la richesse d'une littérature longtemps considérée comme sous-littérature ; il a ouvert une nouvelle discipline à des chercheurs qui s'y consacrent avec passion et rigueur tels Jean Perrot et Bernadette Bricout. (G.Patte).

Marc Soriano et l'Histoire, par Jean Perrot

L'annonce de la mort de Marc Soriano nous a atteints au moment où s'organisait le colloque « Conscience historique, conscience politique : l'apprentissage du jeu démocratique par la littérature de jeunesse ». Douleureuse coïncidence qui ne pouvait que conférer à la manifestation l'importance significative d'un hommage rendu à la mémoire d'un universitaire dont les recherches ont formé la plupart des spécialistes contemporains du livre de jeunesse. Comme Paul Hazard, critique véritablement inaugural dans ce domaine et auteur de *La Crise de la conscience européenne*, Marc Soriano, aussi, a su placer l'Histoire - et pratiquement la même période de mutation, cette fin du XVIII^e siècle conduisant aux Lumières - au centre de sa démarche de chercheur. Aussi bien, c'est dans ce rapport soutenu à l'Histoire en marche qu'il m'importe de l'évoquer aujourd'hui.

Mais avant d'aborder ses travaux, ce sont les dernières années de souffrance de notre collègue et ami disparu qu'il faut rappeler. Années de lutte opiniâtre contre la maladie, d'un combat sans relâche mené avec le secours exemplaire de sa femme et de ses filles qui l'ont soigné, soutenu de leur tendresse sans défaillance, comme en témoigne *Le Testamour*, ce livre écrit à plusieurs mains. D'une manière surprenante, Marc Soriano tirait de ce foyer l'indomptable énergie qui lui permettait de continuer à écrire et à penser et il faudra relire ces poèmes et ces proses qui se répondent et tissent la trame d'un « sens des Autres » placé au service de la survie intellectuelle et de l'intégrité humaine. Ainsi le mal qui accablait Marc Soriano depuis près de vingt ans est indissociable de cette inlassable activité qui était la protestation vivante de sa Personne. Assis

dans son fauteuil, le « corps appareillé », comme il l'écrit dans *Le Testamour*, malgré l'immobilité imposée par la paralysie et par la machine qui l'aidait à respirer, Marc Soriano conservait un œil vif, curieux de tout, rapide, incisif : lui qui ne pouvait plus parler, redoublait d'écriture et de travail, s'efforçant d'avoir ce qu'il lui est arrivé de désigner comme des « journées normales », c'est-à-dire des journées de huit heures de recherche assidue.

Redoublait d'écriture ? C'est peu dire ! Au cours des visites qu'on lui faisait, il multipliait les billets - son seul moyen de communication -, couvrait les feuillets de son bloc-notes de longues phrases nerveuses, que sa femme, lors des dernières visites, m'aidait à déchiffrer. Comme si la main plus lente que la voix intérieure se froissait à vouloir saisir les idées qui continuaient à affluer. Parfois le souffle lui manquant, Marc Soriano prenait son interlocuteur à témoin et avait un geste d'impuissance à l'endroit de son corps récalcitrant. C'était sa manière à lui, comme il l'écrit toujours dans *Le Testamour*, « d'apprendre à expirer en souriant », de marquer sa résistance...

Aussi une autre image, plus souriante, s'impose maintenant : celle de Marc Soriano enseignant à l'École des Hautes Études en 1974, avant que la maladie ne le frappe. Participaient à son séminaire des écrivains et surtout François Ruy-Vidal entouré d'une escouade de jeunes illustrateurs, ceux-là mêmes qui devaient donner le meilleur de la production contemporaine. C'était l'époque où le partenaire d'Harlin Quist se distinguait par ses débats tumultueux instaurés sur l'image avec Françoise Dolto. On pourra constater dans *Le Guide de Littérature pour la Jeunesse* de Marc Soriano l'acuité des passions éveillées et dont le séminaire fut le lieu d'enregistrement et sans doute de germination : la fécondité des idées du chercheur a consacré alors un tournant dans les pratiques de l'écriture et de l'illustration destinées à l'enfance moderne. Avant même Bruno Bettelheim, Marc Soriano a su attirer l'attention des créateurs sur l'importance de la projection inconsciente dans la création.

Par là, il était fidèle à l'œuvre d'éclaircissement associée au refus des formes d'oppression limitant les pouvoirs de l'esprit. Mais déjà en 1956, dans le numéro spécial de la revue *Enfance* dont la direction lui avait été confiée par Henri Wallon, il avait dénoncé une perspective culturelle trop étroitement économique dans le domaine de l'édition pour la jeunesse. On voit que cette brève présentation de quelques aspects d'une vie esquisse l'histoire officielle de la critique dans ce domaine. Car cette fonction de stimulation, d'incitation libératrice, Marc Soriano ne l'avait pas seulement auprès des artistes : les critiques d'aujourd'hui, on l'a déjà suggéré plus haut, sont tous redevables de l'ouverture apportée par son étude magistrale *Les Contes de Perrault, culture savante et traditions populaires* de 1968. Une étude érudite qu'on ne peut lire qu'avec curiosité, envoûtante et qui, une fois sa magie exercée, laisse son lecteur transformé, en quête de jumeaux mythiques, voire fantasmagoriques, soudain révélés en tout cas dans toutes les allées secrètes de la mémoire.

Ce qui surprend dans une telle démarche, plus particulièrement, c'est l'investissement du chercheur qui fait de la découverte du « secret » historique, une affaire personnelle, comme le révèle encore la lecture que Marc Soriano a donnée de l'œuvre de Jules Verne. Là est la marque originale d'une « nouvelle Histoire » : elle réside dans la projection anachronique érigée en méthode, dans l'identification paradoxale donnant la clef des contes et celle aussi des grandes personnalités, dans l'affinité élective commandant l'exploration de l'inconscient culturel d'autres époques...

Mais l'incongruité, semble-t-il, est la cible préférée dont Marc Soriano a tiré l'essentiel de sa satire et de ses délices. On le voit bien à la lecture de son livre de 1989 *La Brosse à reluire sous Louis XIV*, étude d'une « Épître au Roi » de Charles Perrault, c'est-à-dire d'une de ces pièces de circonstance qui amenaient à pratiquer ce que le critique appelle ici « la langue de bois », par analogie avec celle que beaucoup d'intellectuels ont été amenés à pratiquer pendant une longue période. Et c'est à cette fossilisation des langues sous le règne des bureaucraties contemporaines que s'en prend aussi Marc Soriano, à un autre tournant significatif des mentalités, dans son étude qui mêle passé et présent dans la même critique. La langue des courtisans dans le « Grand siècle », ne servait qu'à « masquer », à ses yeux, les véritables problèmes : ceux de la « misère populaire d'une époque ».

Car, en définitive, qu'il s'agisse d'enfance ou de « peuple », c'est toujours la dénonciation des inégalités sociales (construite à l'image de celle qu'instruisent les « cadets » du conte) et des intolérances que Marc Soriano mettait en avant. Très significativement, l'une de ses dernières chroniques proposées à *La Revue des Livres pour enfants*, portait sur le livre de Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*. Il y révélait la source de ses intérêts multiples et peut-être aussi son goût de « la langue plurielle de Charles Perrault », comme il la désignait dans un autre article publié en 1989. Ce dernier texte pourrait servir de commentaire implicite de son édition critique des *Contes* de 1990, une édition accompagnée de nombreuses œuvres moins connues, comme *Le Miroir*, qui révèlent les facettes insoupçonnées et multiples du personnage de l'Académicien.

Effet d'une identification stratégique du chercheur au sujet de son enquête, suggérions-nous ? Sans doute, mais à condition de souligner toute la distance critique et l'humour qui servent à marquer la Différence dans la Répétition, comme le montre l'ultime fiction : *Un Chien de ma chienne*. Ce récit, publié en 1990 dans une revue dont le titre, *Corps écrit*, devient dans ce cas emblématique, Marc Soriano devait me l'adresser avec une dédicace présentant l'œuvre comme « une Histoire du Temps jadis » ; on y découvrira la conjugaison du jeu de l'imagination et des dures réalités de l'Histoire, ponctuant d'une note forte ce qui passera pour le portrait d'un authentique écrivain.

Un Chien de ma chienne, en effet, est directement relié à une interrogation portant sur la morale de l'Histoire, puisque fondé sur des souvenirs personnels réélaborés ; il

montre comment, pendant la dernière guerre, un jeune garçon qui s'est laissé embrigader par les groupes de jeunesse fascistes italiens, voit son oncle insulté et humilié par un officier, puis finalement vengé par la chienne qu'il a recueillie (la chienne d'un résistant torturé) et qui saute à la gorge du bourreau. Dans ce finale éclate l'invincible sentiment de la justice qui inspire les contes. La fiction illustre enfin, à travers la personnalité du garçon, le culte des origines doubles et les valeurs d'une certaine civilisation méditerranéenne qui ne prend son sens, toutefois, qu'à travers le dépassement des Anciens par les Modernes, ou de l'ordre patriarcal par celui, plus amène, des femmes et des enfants. Mouvement qui portait Marc Soriano, depuis 1990, vers la « défense » d'une femme-écrivain dont l'œuvre a été relativement sous-estimée : Mademoiselle Lhéritier, la nièce de Charles Perrault, cartésienne confirmée et militante, une de ces « femmes savantes » qui ont pu être présentées comme des « précieuses ridicules » et que Marc Soriano nous incite à considérer d'un œil neuf...

Ainsi Marc Soriano n'a-t-il pas dit son dernier mot et peut encore mobiliser contre la misère « toute l'énergie du monde ». Les dernières années de sa vie, longue « leçon des ténèbres », nous réservent encore bien des découvertes, avec une étude des proverbes qu'il préparait et aussi la nouvelle version de son *Guide* qui devrait paraître chez Flammarion. Mais sa présence dans l'histoire du livre de jeunesse ne parvient en rien à réparer la cruauté de sa perte. ■

Marc Soriano, la science au service de l'imaginaire,

par Maurice Cocagnac

La mort de Marc Soriano n'a pas été pour moi une surprise mais une vraie peine. Nos brèves rencontres ont suffi à révéler une affinité durable, capable de demeurer et de croître malgré l'éloignement physique. Je garde en l'esprit une visite que je fis au Pilat, près d'Arcachon. Le contre-coup de mai 68 était encore très sensible et Marc, avant de parler de littérature, m'offrit une analyse très lucide des problèmes de l'enseignement soumis au joug et aux contraintes de l'Académie. Il évoquait les défaillances de la bi-polarité qui lie l'éducation à l'enseignement. Il illustrait ces faiblesses par un certain nombre d'histoires vécues dans le cadre d'un lycée de Bordeaux et l'humour de ses propos n'émoussait pas l'acuité de ses récits et des réflexions qu'elles suscitaient.